

Première partie — Guylaine Bélanger

Lundi matin. Un jour maussade parmi tant d'autres. Bien plus envie de retourner me blottir sous mon édredon que d'être à ce coin de rue à attendre l'autobus qui m'amènera à la capitale pour y gagner ma vie.

— Bonjour.

Je ne l'avais pas vu arriver. Ce matin-là, son sourire, plus que son ton, était narquois. Je l'ai regardé et salué d'un simple signe de tête quasi condescendant. Nous ne nous connaissions pas vraiment si ce n'est cette série de petites phrases toutes faites échangées depuis quelques mois, les matins, à l'arrêt d'autobus.

— La soirée a été bonne ?

Cette fois, c'était de la pure provocation ! Je lui ai répondu qu'elle avait été excellente sur un ton aussi sec et arrogant que le sien. Deux étrangers qui s'affrontaient sur un coin de rue...

Le samedi précédent, un groupe d'amies et moi avons célébré le deuxième enterrement de « vie de fille » d'une bonne amie et collègue de travail. Tout avait minutieusement été préparé. Apéro sur une terrasse au centre-ville, souper dans un restaurant japonais servant autre chose que des sushis et sortie dans ce nouveau club qui avait ouvert ses portes quelques mois auparavant et qui faisait fureur !

Il s'agissait d'une boîte de nuit réunissant burlesque et spectacles de travestis, sorte de mélange de « La cage aux folles », de « Cabaret » et de « Burlesque », petite cousine pauvre de certains casinos de Las Vegas, sans tout le luxe tapageur...

En fait, rien n'y était vraiment luxueux et personne ne pouvait expliquer la fascination et l'engouement que cette boîte de nuit provoquait mais tout le monde s'y précipitait.

Les vodka-martinis et le saké chaud nous avaient déjà accroché un grand sourire aux lèvres quand nous sommes arrivées au « Qui que vous soyez ».

— C'est quinze dollars l'entrée, mesdames, ou « qui que vous soyez »... Oh ! Bonsoir.

Ce « bonsoir » particulier m'était personnellement adressé par le travesti le plus laid et le plus tristement vêtu jamais vu : perruque bon marché aux longs cheveux bruns et raides, robe de cotonnade fleurie dans les tons de jaune et brun, sorte de cache-poussière extirpé de quelque friperie que seule la Sagouine aurait pu porter avec... un peu de fierté. Une horreur de mauvais goût.

J'ai mis un certain temps à reconnaître celui qui se cachait sous ces oripeaux. Lui. Mon compagnon BCBG des trois derniers mois. J'ai eu un mouvement d'humeur, le saluant sèchement en lui tendant les quinze dollars exigés.

Pire, j'ai été de mauvaise humeur pour le reste de la soirée. Mes amies n'ont pas vraiment compris mon changement d'humeur et, pour être honnête, j'aurais été embêtée de l'expliquer. Comment m'avouer que j'étais littéralement en colère de voir ce quasi inconnu déguisé en épouvantail ? Après tout, il ne m'était rien ! Pourtant, oui, j'étais littéralement furieuse contre lui !

L'autobus approchait, me libérant de son sourire moqueur, mais juste au moment où il s'arrêtait devant nous, il me glissa perfidement qu'il y avait des endroits que les homophobes devraient peut-être éviter de fréquenter...

D'un élégant mouvement de la main il m'invita à passer devant lui. J'ai glissé mon passe-partout sur le lecteur, je me suis assise et il s'est installé à mes côtés sur le siège. Visiblement la situation l'amusait. Je lui ai offert mon plus beau sourire.

— C'était vraiment nécessaire ?

— Quoi ?

Son regard se voulait désarmant de douce naïveté... En insert, sur grand écran, ce regard lui aurait valu un Oscar ! Il en fallait un peu plus pour m'intimider :

— Cet horrible déguisement.

Je pense qu'il s'attendait si peu à cette réponse qu'il poussa un éclat de rire qui déranga quelques usagers de la STO ce matin-là. Il me regardait, incrédule.

— C'est pas vrai... C'est vraiment juste ça ?

— Je couds. Alors le jour où vous aurez envie de faire preuve de bon goût, je vous confectionnerai une robe. Mais une robe à mon goût...

Deuxième partie — Danielle Lafrance

— Crois-moi, crois-moi pas, Loulou : ta Goulue a fait un malheur ! Plus encore que Madame de La Fayette. J'te l'jure...!

Romain était si excité qu'il en a échappé son peigne. D'habitude, il ne se gênait pas pour gesticuler en parlant même s'il avait besoin de ses deux mains pour exercer son métier. Je fréquentais son salon, le Rendez-vous des Belles Dames, depuis une demi-douzaine d'années. Romain, sa fougueuse personnalité et son talent fou avec les ciseaux, je les ai vite appréciés dans ma vie. On peut dire que ça fait une mèche que mon coiffeur et moi discutons de mes projets de couture maison.

Je ne sais pas pourquoi ni comment j'ai développé une passion pour la confection de poupées de chiffon. Il y a peut-être un lien avec le fait que je m'appelle Louise Weber. C'est

quelque chose, tout de même, porter exactement le même nom qu'une des plus célèbres danseuses de cancan, une des muses de Toulouse-Lautrec dans le Paris de la fin du XIX^e. Surnommée « La Goulue » parce qu'elle ne se gênait pas pour vider les verres des clients quand elle dansait près de leur table, on la voyait partout sur les affiches emblématiques du fameux Moulin-Rouge. C'était l'époque des frou-frous, des montagnes de jupons et des dessous un peu fou-fous, célébrés par une chanson de l'époque :

*Frou-frou, frou-frou
Par son jupon la femme
Frou-frou, frou-frou
De l'homme trouble l'âme
Frou-frou, frou-frou
Certainement la femme
Séduit surtout
Par son gentil frou-frou¹*

Ces vêtements hautement féminins, un peu olé olé quand ils étaient portés par des dames à la cuisse légère, quel beau défi pour une couturière ! D'autant plus quand ils sont fabriqués format réduit pour habiller une poupée de chiffon. Alors, sans trop réfléchir, je me suis lancée dans la création de belles dames d'autrefois parées de robes somptueuses, avec goût et finesse de détail, et je me suis amusée à leur donner des noms de femmes au passé notoire.

Mes dames de chiffon ont plu à Romain, tellement qu'une par une, elles se sont retrouvées assises au salon, dans un coin de la boutique où une sélection de beaux objets à vendre attendent les clientes.

Je ne m'attendais pas à ce que mes filles suscitent autant d'engouement. Pourtant, leur pouvoir de séduction fit qu'elles se vendirent aisément, ce qui m'apporta un supplément de revenus appréciable. En ce samedi matin, Romain m'apprit avec enthousiasme que ma petite dernière, « La Goulue », avait disparu aussi vite qu'elle était venue.

Tout le monde n'a pas la chance de meubler ses temps libres en exerçant ses talents de façon lucrative. Quelques-unes de mes collègues de travail ont acheté et même commandé une poupée pour en faire cadeau à une nièce ou une petite-fille. Il m'arriva une seule fois de refuser une commande : la personne aurait aimé que je lui confectionne une Jeanne d'Arc. « Franchement », ai-je dû lui dire, « ce n'est pas du tout dans mes cordes, une poupée de chiffon coincée dans une armure de pied en cap ! »

Gagner ma vie dans une tour à bureaux, ce n'est pas la joie. Là où je me sens bien, c'est dans mon atelier de couture, entre les retailles de tissu et les ronrons de ma fidèle Singer. Ma prochaine belle dame drapée de beaux atours se nommera Anne Boleyn, et elle aura encore toute sa tête. N'est-il pas admis de nos jours que la deuxième épouse du roi Henri VIII d'Angleterre fut accusée à tort d'adultère, d'inceste et de haute trahison, avant d'être décapitée ?

* * *

¹ Chanson française écrite par Hector Monréal et Henri Blondeau, sur une musique d'Henri Chatau (Paris, 1897).

À l'arrêt d'autobus tôt le matin en cette fin mars, mon compagnon de voyage BCBG brillait par son absence hier et avant-hier. Difficile pour moi d'admettre qu'il m'a manqué. Il faut dire que nous nous sommes un peu apprivoisés depuis l'incident du « Qui que vous soyez ». D'abord, nous nous sommes présentés en bonne et due forme. Puis, nous en sommes venus aux confidences.

Léonel Walker, employé à Revenu Canada comme commis principal au classement et à la gestion de documents, se moque de son travail. À l'écouter parler, on devine à quel point il s'applique à donner l'impression qu'il se fiche de tout, et du reste...! À un moment donné, il m'a presque marmonné, le regard pétillant et le sourire en coin :

— Tu vois, Louise. Moi, je rêve de sortir enfin de ma coquille et de m'envoler loin, très loin de la bouillabaisse du quotidien.

Léonel a fini par raconter son désir d'oser participer à la 37^e *Pride Parade* à Toronto dans quelques mois, avant de défiler à Montréal le 20 août. De fil en aiguille, il m'a confié son ambition la plus secrète : celle de gagner un des grands concours de *drag queens* qui attirent des candidats de partout dans le monde.

En repensant aux rêves inachevés de Léonel, à l'arrêt d'autobus ce matin, je me suis sérieusement posé la question : m'aurait-il tendu une perche en espérant que je la saisisse ?

Troisième partie — Gilles Lefebvre

Une idée farfelue s'insinue dans ma tête : et si je fabriquais un costume pour Léonel pour qu'il puisse participer aux parades de la fierté gay à Toronto et à Montréal ! En plus, tant qu'à y être, un costume de Drag Queens en vue du concours international qui se tient au cabaret de Mado Lamothe, dans le Village gay de Montréal au mois de septembre. Je pourrais y voir l'aboutissement de mes talents, et peut-être relancer ma carrière vers le monde du burlesque et des Drag Queens; c'est fou, mais ça m'emballe. Je verrai Léonel demain matin et je lui donne rendez-vous à mon atelier mercredi après le travail. D'ici là j'ai beaucoup de travail : trouver une idée, faire des esquisses, évaluer les tissus et accessoires requis, la tête me tourne.

— Eh bien, ma Louise, tu viens de t'embarquer dans une galère, mais j'adore cette idée, me dis-je en parlant tout haut.

Je commence par une réflexion tout en feuilletant des magazines de mode, mais on dirait que je ne vais nulle part; de guerre lasse, je décide d'aller à la bibliothèque pour une petite recherche sur les costumes et l'histoire des vêtements. En route, je me demande si une personnalité connue actuelle ou ancienne, ne pourrait pas m'inspirer; tout à coup un nom s'infiltré dans mon cerveau : qui est la femme la plus originale et la plus imaginative dans la mode? J'ai beau repasser les noms connus dans ma tête, je n'accroche pas; arrivée à la bibliothèque, je m'adresse au comptoir et on me dirige au deuxième étage pour consulter les recueils et publications sur les vêtements dans l'histoire. Je fouille, je regarde, je cherche; puis je vais m'adresser à la bibliothécaire pour qu'elle m'aide dans ma recherche.

— Bonjour, je cherche des idées pour un vêtement très original portée par un femme excentrique et qui ne passait pas inaperçue, dans quels livres je pourrais regarder ? demandai-je.

— Pour moi, à chaque fois que je pense à des vêtements originaux, je pense aux vêtements portés par les dames de la cour au XVIIIème siècle; vous pourriez regarder dans la publication grand format sur la troisième table à gauche, me répond la gentille dame.

— Merci j'y vais de ce pas !

À peine le volume ouvert, je voie plein de photos et de dessins de vêtements de dames de la cour; soudain à la page 35, une photo me saute au visage : Marie-Antoinette !



En fait le mannequin qui porte une robe d'inspiration Marie-Antoinette m'apparait comme la beauté et la grâce; plusieurs autres photos et dessins me confirme mon intuition : voilà l'inspiration pour faire une robe de Drag Queens magnifique pour Léonel.

Je choisis cinq photos qui me serviront d'inspiration pour mes esquisses et pour préciser sur papier tous les accessoires dont j'aurai besoin : des sous-vêtements rococo du 18^{ème} siècle, une petite culotte attachée par des rubans de chaque côté, des bas de soie blancs , un panier attaché à la taille de chaque côté donnant de l'ampleur sur les hanches, un corset pour une poitrine pigeonnante, une perruque haute et colorée avec des boudins et des rubans, des souliers de soie rose et blanche et enfin un maquillage sophistiqué.

Je débute les esquisses de la robe et après trois heures d'essai, j'ai enfin un dessin à mon goût; j'ai tellement hâte de montrer mes idées à Leonel. Je dessine une planche pour chaque

élément important du costume et terminant par la robe elle-même et la dernière planche représente l'ensemble des éléments sur une personne à l'un peu féminin et un peu masculin, de toute façon assumé et exubérant : Leonel transformé en Marie-Antoinette.

Enfin voici l'heure de notre rendez-vous et j'accueille Léonel dans mon atelier.

— Bonsoir mon ami! lançai-je, le ton un peu trop haut et excité.

— Tu m'intrigues Louise, c'est quoi toute ces cachoteries.

— J'ai le trac, promet-moi d'être indulgent; j'ai des dessins à te proposer, en fait un concept original et fait exclusivement pour toi; es-tu prêt ? Je me lance.

Sur ce préambule, j'expose mes idées et le concept à Léonel et je lui présente mes dessins planche par planche en les commentant.

— Qu'en dis-tu ? lui lançai-je, rouge comme une pivoine.

Quatrième partie — Josiane Klassen

Jamais je n'aurais imaginé me sentir aussi misérable. Et pourtant, j'ai eu mon lot de déceptions et de coups d'ennui depuis vingt ans que je traîne ma vie dans les bureaux à tourner en bourrique selon les humeurs des patrons. Sans compter mes nombreuses déceptions amoureuses. Je ne comprends pas les hommes. Je n'ai jamais su deviner ce qu'ils cherchent, ce qu'ils attendent. Ma plus longue relation n'a duré que deux ans. Pour les suivantes, j'aime mieux ne pas en parler. Je ne suis pas laide pourtant. Même maintenant, à quarante-trois ans, je n'ai que quelques rides d'expression autour des yeux. Mes cheveux roux, dont la coupe moderne créée spécialement pour moi par Romain avantage mon visage rond, met en valeur mes yeux noisette et donne à mes taches de rousseur un petit air coquin. Oui, j'ai un peu d'embonpoint depuis toujours mais je sais m'habiller et j'ai souvent remarqué les regards admiratifs de ces messieurs sur mes courbes généreuses. J'avoue que je n'ai pas un caractère égal dans la vie de tous les jours. J'épuisai tellement ma patience au bureau que je n'en ai plus pour le reste de ma vie. Heureusement, j'ai ma couture et mes créations. Oui, ma couture ! Cette pensée me ramène à ma misère.

Ça fait une demi-heure que j'attends l'autobus, j'y viens de plus en plus tôt depuis deux semaines. J'ai beau regarder, tourner la tête à droite et à gauche et sentir mon cœur battre à chaque fois qu'un homme s'approche de l'arrêt, il ne vient pas. Même une fois à bord, dès que l'autobus s'arrête pour laisser monter un passager, l'espoir renaît puis s'évanouit aussitôt qu'un visage autre que le sien apparaît. Mais que s'est-il donc passé, bon Dieu ? Je ne comprends toujours pas !

Et voilà, le disque se remet à tourner dans ma tête et je ne peux l'arrêter. Je sais que je vais encore une fois revoir, du début à la fin ce qui s'est passé ce soir fatidique : « Léonel est venu ce fameux soir. Il avait l'air heureux, curieux même de ce que j'allais lui montrer. Il a regardé les planches, une après l'autre pendant qu'absorbée je ne voyais que mes beaux croquis défiler. Il ne disait rien et je continuais à parler, enthousiaste et heureuse de mon travail. Je lui ai même

montré des bouts de tissus de différentes couleurs pour apprécier ses goûts avant de commencer la robe. Puis, quand je l'ai regardé, son visage était blanc et dans ses yeux, des larmes débordaient. J'ai cru que c'était des larmes de joie, j'avais tant travaillé, j'avais donné le meilleur pour préparer ce projet. Il m'a regardé lui aussi et soudain, derrière ses larmes, j'ai d'abord vu une immense peine se dessiner, puis une colère qui m'a fait reculer instinctivement. Il a pincées lèvres si fort que je ne voyais plus sa bouche. Puis brusquement, il a jeté sur la table le croquis qu'il avait dans les mains et il est parti sans rien dire en refermant la porte silencieusement. Depuis, je ne l'ai plus revu.

Les journées au travail s'éternisent encore plus qu'avant maintenant. Au sortir du travail, je fais tout pour ne pas rentrer. Ma couture et mes créations me font mal au cœur et je n'ai pas envie de les retrouver. Mes croquis de la robe de Marie Antoinette sont restés sur la table et ma machine ne ronronne plus.

Après deux autres semaines à trainer la patte au travail, mes camarades en ont eu assez et m'ont quasiment obligée de dévoiler ce qui ne va pas.

– « Come clean », Louise, autrement on ne te parlera jamais plus ! m'a dit Jenny, ma voisine de bureau. À la pause, elles se sont toutes rassemblées autour de moi devant la machine à café. Je leur ai tout dit. Il y a eu les *oh* et les *ha* ainsi que des : *Il est fou ou quoi ! Laisse tomber, il n'en vaut pas la peine. Qu'est-ce qui te prend à t'en faire avec ça ?* Comme je résistais à leurs arguments, elles m'ont demandé si j'étais retournée au « qui que vous soyez ». Il a fallu leur dire que non seulement j'y étais retournée mais que j'avais questionné les employés et que personne n'avait vu Léonel depuis le fameux soir. Et j'ai ajouté, avant qu'elles me questionnent plus avant, que je n'ai pas son numéro de téléphone, que je ne sais pas où il habite, et qu'au ministère du Revenu, on m'a dit qu'il est en vacances et que l'adresse des gens est une information confidentielle. Et va savoir maintenant ce que je peux faire de plus, ai-je ajouté d'un air sombre.

– Et les bars gais, tu as pensé aux bars gais, m'a juste répondu Jenny.

– Non, je n'y avais pas pensé.

Nous avons donc fait équipe pour visiter les bars gais la fin de semaine suivante afin de questionner le personnel et des clients. Peine perdue ; personne ne le connaissait.

– Il n'est peut-être pas gai ton Léonel. Ça fait deux nuits que nous ratissons tout ce qui est gai dans la ville, même chez Mado Lamothe. S'il était gai, quelqu'un l'aurait reconnu, non ? Un nom comme le sien ne passe pas inaperçu. Et crois-moi, ma Loulou, tu l'as tellement bien décrit que même moi qui ne l'ai jamais vu et qui ne suis pas physionomiste, je le reconnaitrais immédiatement, conclut Jenny en s'affalant sur le siège de cuvette rouge du pub où nous avons atterri.

Je n'ai même pas la force de répondre. Mes pieds me font mal et je commence à me dire qu'après tout, je devrais laisser tomber. Je n'ai rien fait de mal après tout, bien au contraire. Et si ce monsieur veut disparaître. Et bien qu'il disparaisse ! Voilà, affaire classée, dis-je aux autres en soulevant ma bière. Toutes me regardent et j'ai peine à leur cacher mes larmes.

Cinquième et dernière partie — Guylaine Bélanger

— Bonsoir...

À genoux, en train de nettoyer ma plate-bande, j'ai eu l'impression de recevoir une décharge électrique. Je me suis relevée d'un bond, propulsée par la colère et ai pointé un doigt accusateur vers lui.

— Toi, fous le camp d'ici !

Chaque mot était chargé de tant de colère qu'il a reculé comme s'il faisait face à un serpent pourtant il continuait à tendre vers moi un bouquet comme si c'était un drapeau blanc.

— Si tu savais comme je suis désolé...

— Et toi, si tu savais comme je m'en fous !

— Louise, j'ai été lamentable, ce soir-là, mais ça a été un tel choc ! Laisse-moi t'expliquer...

— Tu es sourd ou quoi ? Ça ne m'intéresse pas. Pars.

— Accorde-moi juste dix minutes, après je partirai. Tu as le droit de savoir ce qui s'est passé.

— Cinq. Pas une de plus.

— Bon. Alors c'est l'histoire d'une fille de 17 ans, belle comme un rêve, qui voit la vie s'ouvrir devant elle, riche de promesses...

Cette fille de 17 ans avait participé à un concours et remporté le titre de « Miss Clairol Ontario ». Son prix de 15 000 \$ lui ouvrait les portes d'une école de théâtre new-yorkaise. Elle était aussi attendue à Toronto pour une séance de photos publicitaires.

Le concept était excitant et moderne: inspiré de la célèbre Marilyn de Andy Warhol mais empruntant les traits de Marie-Antoinette. La célèbre perruque blanche serait reprise dans huit différentes colorations offertes par Miss Clairol... La dernière photo serait celle de la jeune fille, ses longs cheveux blonds défaits, clamant le légendaire slogan: « *If I've only one life... let me live it as a blonde.* »²

— Je continue ?

— Devant un verre de vin ?

²<https://www.clairol.com/fr-CA/inside-clairol>, « Si je n'ai qu'une seule vie à vivre... laissez-moi la vivre en blonde. »

Souriant, il m'offrit son harmonieux bouquet: clématites bleues, petites clochettes odorantes de muguet, œillets blancs et une superbe rose mauve étaient montés dans un ravissant petit vase d'albâtre.

— Tom, mon ami fleuriste, a dit que tu t'amuserais peut-être à déchiffrer cette « lettre » qu'il a composée pour moi mais il a ajouté que si tu décidais de me « la » lancer par la tête, ma gueule en prendrait pour son argent...

Amusée, j'ai débouché un petit vin blanc, bien frais, rempli deux coupes.

— Continue.

Cette fille, c'était sa sœur, de onze ans son aînée; elle l'avait toujours materné. Le 14 septembre 1976, un mardi, elle était partie pour Toronto avec son père. Il faisait beau, tout le monde avait le cœur à la fête jusqu'au coup de téléphone venu tout bouleverser: ils avaient à peine traversé Kingston qu'un camionneur, qui s'était endormi au volant, les avait frappés de plein fouet.

Le père avait été blessé mais Élizabeth, gravement brûlée, y avait aussi perdu l'usage de ses jambes. Les 15 000 dollars avaient donc servis à la chirurgie plastique, plus ou moins réussie, et à l'achat du fauteuil roulant.

— Alors, tu comprends, Marie-Antoinette... C'est fou, non ? Je suis encore allé pleurer dans son giron. C'est encore elle qui m'a consolé... Au fait, elle aimerait te rencontrer.

Et tout s'est enchaîné. Nous sommes allés chez elle, dans une résidence pour personnes handicapées. Élizabeth est encore très belle, en dépit de cette cicatrice qui lui barre le visage. Elle m'a accueillie par ces mots:

— Liz Walker. Avouons que comme contraptonyme, c'est assez réussi, non ?

Fin cinquantaine, petite et délicate, elle avait une telle vivacité qu'on en oubliait son handicap. D'une chose à l'autre, Liz a parlé des difficultés que certaines personnes rencontrent parfois au moment de s'habiller ou de se déshabiller. Ç'a été une révélation...

Au diable mes petites chéries, j'en avais fait le tour, au diable le burlesque et les *drag queens* : Liz venait de me faire entrer dans un univers où mes humbles talents de couturière seraient mis au service de gens pour qui je pourrais faire une vraie différence.

Pour ceux que ça intéresse, Tom, le fleuriste, avait vraiment composé une belle « lettre » pour Léonel : ses clématites espéraient toucher ma sensibilité, le muguet me demandait de nous raccommodez, l'œillet clamait des sentiments purs à mon égard et la rose mauve exprimait son chagrin. Ils vivent maintenant ensemble, heureux, en couple.

Quoi ? J'oublie quelque chose ? La robe ? Ah ! La fameuse robe. Fermez les yeux et pensez aux magnifiques caftans de Francine Grimaldi, à ses turbans capables de remplacer une affreuse perruque brune...

À Noël, ce sera le cinquième que j'offrirai à mon cher Léonel qui continue, à l'occasion, de jouer les hôtessees au « Qui que vous soyez ». Vous l'y verrez peut-être si vous y passez un jour.

FIN